
Julie Garnier

Sylvie KOLLER, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Julie Garnier, « Sylvie KOLLER, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°1 | 2007, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/4152>

Éditeur : Association pour l'étude des migrations internationales

<http://remi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://remi.revues.org/4152>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Université de Poitiers

Julie Garnier

Sylvie KOLLER, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire*

Pagination de l'édition papier : p. 185-187

- 1 Ce livre appuyé sur des enquêtes qualitatives menées en Espagne et en Équateur entre 2002 et 2005 a pour ambition d'éclairer les destins sociaux des jeunes Équatoriens issus des classes moyennes urbaines dans une perspective dynamique et interactionniste. Autrement dit qu'est-ce que cela signifie d'étudier en Équateur alors même que la rentabilité des diplômes demeure incertaine ? Qu'est-ce que cela signifie de reprendre ses études en Espagne tout en demeurant un « *travailleur immigré* » assigné à un emploi peu qualifié ? Ce questionnement de départ amène nécessairement Sylvie Koller à revenir sur la genèse, les conditions et les enjeux du « pacte migratoire » dont les études font parties. Comment les jeunes Équatoriens se projettent-ils à partir de leur double condition d'étudiants et de travailleurs ? Pourquoi, dans une même fratrie, les uns partent-ils tandis que les autres restent ? Comment les études s'inscrivent-ils dans un projet qui s'énonce à l'avance et après coup sur la scène migratoire ? Peut-on situer ces départs dans une histoire familiale voire dans un drame familial ? À quel moment décide-t-on de partir ? Existe-t-il une économie solidaire dans la migration ? Quelles sont les possibilités qui s'ouvrent à la suite de l'émigration d'un des membres ? (p. 11 ; p. 13 ; p. 17 ; p. 77 ; p. 85).
- 2 Cette complexification progressive de l'objet de l'étude — de la place des études dans l'expérience migratoire à la question du destin migratoire — qui englobe la question des causes de l'émigration équatorienne, de sa négociation et de la construction de soi, suppose une approche méthodologique ouverte aux jeux des échelles sociales et spatio-temporelles. Nous passons en effet des aspirations individuelles et des difficultés de vie des immigrés aux configurations familiales et sociales dans lesquelles les décisions se mettent en oeuvre. C'est dire que nous remontons dans un mouvement de type « *rétrodictif* » des territoires d'immigration (Madrid) aux territoires d'émigration (Loja, Cariamanga au sud de l'Équateur), du temps des études au temps du départ, des projets de vie à leurs histoires sans perdre de vue les interactions avec un réseau plus large d'influence sociale (notamment la prégnance des « on dit » et des représentations médiatiques.) En somme, Sylvie Koller fait le pari que les études comme élément de construction du projet de vie, est d'une portée heuristique pour comprendre l'existence des jeunes Équatoriens, leur « *projection de soi* » (p. 14) l'évolution de leurs liens et de leurs aspirations dans le temps. Pour mener à bien son projet, l'auteur s'engage à replacer les informations collectées à partir de l'individu et de son groupe familial dans leurs interactions et leurs contextes. Nous retenons que l'étude des « *scénarios de vie* » nécessite d'une part de se référer aux valeurs du milieu d'origine et de la société de départ, d'autre part de considérer les interactions qui se déroulent de part et d'autre de la « *scène migratoire* » entre les étudiants, la famille et les « *absents* ». Dans cette optique, il devient impossible de saisir le sens des études sans considérer les valeurs à partir desquelles les individus ont été socialisés et les expériences à partir desquelles elles se reformulent. En s'attachant plus particulièrement au rôle des « *absents* » comme « *prescripteurs de conduite* », « *commentateurs* », « *destinataires* » (p. 138), Sylvie Koller fait également sienne les propositions d'Abdelmalek Sayad.
- 3 L'ouvrage est composé de six chapitres qui s'élaborent par paliers d'interrogations et de recadrages successifs, sans jamais interrompre le va et vient entre les deux sociétés étudiées. Dans cette optique, l'introduction retrace le cheminement intellectuel de l'auteur solidement ancré tout d'abord dans la réalité sociale et l'histoire récente de l'immigration équatorienne. Vu d'Espagne, la forte présence des Équatoriens dans l'espace urbain et les emplois de services se traduit par l'émergence dans le discours public d'une nouvelle figure homogène du travailleur

immigré. Vu d'Équateur, la multiplication des départs liée à la situation interne difficile et à la mise en place de réseaux familiaux, souligne la diversification et la banalisation de l'émigration en cours. De sorte qu'à partir de 2000, tous les membres des classes moyennes urbaines, scolairement qualifiées, sont effectivement engagés dans un projet de migration.

4 La réflexion se poursuit par une attention portée aux images sociales de l'émigration dans la société équatorienne en croisant documents de deuxième main et points de vue des émigrants. Il en ressort non seulement que la famille n'est pas dissoute par l'émigration de masse comme le suggère le sens commun mais plus encore qu'elle s'affirme comme véritable pourvoyeuse des moyens du voyage. L'émigration est de prime abord une décision négociée au sein d'un agencement familial (projet parental, organisation économique, relations entre frères et sœurs, transmission de valeurs.) Les enjeux qu'elle découvre sont en ce sens, moins économiques que, familiaux et personnels. « *Nous sommes bien loin, en ce qui les concerne, du modèle des émigrés "délégués" par leur communauté d'origine pour drainer des revenus vers un village.* » (p. 164) Au fil de l'ouvrage, le lecteur découvre les effets de l'émigration sur les configurations familiales et sociales à travers l'apprentissage que les uns et les autres font des changements de places.

5 La réflexion de l'auteur se prolonge ensuite autour de la question du choix des études, un choix sous contraintes. Et c'est là, nous semble-t-il, que l'auteur excelle (chapitres 4-5-6). Pour éclairer ce que ces trajectoires ont en commun, l'auteur confronte les récits individuels aux études anthropologiques, puis dégage les systèmes de comparaisons qui permettent aux jeunes adultes équatoriens de se situer par rapport à une diversité de destins possibles et au sein même de la fratrie. Sylvie Koller montre ainsi comment les destins des autres servent tantôt de figures d'identification tantôt de figures repoussoir. Autrement dit, l'auteur expose comment l'émigration de masse infléchit les trajectoires de ceux qui partent comme de ceux qui restent en modifiant les comportements au travail, les systèmes de comparaisons, en proposant de nouveaux modèles sociaux, tout en transposant la valeur des études dans un autre contexte de vie. Au centre de cette recherche, il s'agit donc de saisir le sens que les jeunes Équatoriens confèrent à leur engagement éducatif. Pour ceux qui sont partis, la reprise des études dans l'émigration marque la possibilité de renouer avec son univers d'origine, de se repositionner favorablement sur l'échelle des valeurs équatoriennes. Tandis que pour ceux qui sont restés au pays, l'investissement éducatif marque principalement la possibilité de « *devenir quelqu'un* », en échappant à l'immigration et à ces stigmates, à savoir le « *travail vil* » et la déqualification. Dans les deux cas, c'est-à-dire « *ici et là-bas* », les études conservent une valeur positive en tant que signe de distinction, moteur de promotion sociale et satisfaction narcissique. L'auteur montre en effet avec justesse que « *le sens donné aux études est beaucoup plus diffus que celui d'une identification professionnelle et d'un accès au travail qualifié.* » (p. 103) Car elles opèrent comme « *transfert* », en ce sens qu'elles sont « *dédiées* », « *données* », « *désengagées d'une visée professionnelle.* » (p. 106.) Dans cette perspective, étudier devient un « *impératif* » pour résister symboliquement au déclassement et restaurer sa dignité. « *La reprise d'étude est un dédommagement que l'on s'accorde* » (p. 129.) Elle donne aux acteurs « *la possibilité de démultiplier les temps et les espaces du trajet migratoire* », en se dégageant « *d'une présentation univoque de soi, soi comme émigré, comme travailleur, comme travailleur immigré équatorien* » (p. 134). Par conséquent, ce que ces jeunes équatoriens partagent au-delà de leur diversité d'origines, d'âges, de trajectoires et de situations, n'est autre que leur choix d'une existence particulière. Pour tous, il s'agit de redéfinir sa place réelle et symbolique dans la famille et la société de départ, de construire un sens à leur choix pour que leur sort soit acceptable à leurs yeux et au regard des autres.

6 Toutefois cette caractéristique partagée ne doit pas masquer la diversité des situations entre ceux qui étudient en Équateur et ceux qui reprennent leurs études en Espagne, le déséquilibre des avantages de la reprise des études entre les hommes et les femmes, les écarts de valeurs entre les générations (quelles seront les attentes scolaires des enfants d'immigrés ?). De même qu'elle ne peut masquer l'ambivalence dans les discours entre la tentation de partir et le devoir de rester ainsi que la diversité des contraintes qui pèsent sur les acteurs de la scène migratoire. D'autres pistes de réflexion sur les facteurs propices à la mobilité professionnelle

sont également introduites. L'auteur évoque en particulier le rôle du statut familial et de la durée de séjour, et conclue qu'« *une recherche sur les interactions entre statut familial, marqueurs ethniques, ancienneté dans l'émigration et le niveau de formation montrerait que l'offre de travail et la réglementation ne sont pas des causes produisant les mêmes effets et que rien n'est joué d'avance pour tous* » (p. 123).

7 Au terme de l'ouvrage, Sylvie Koller revient sur les avantages et les coûts sociaux des études. Outre une reconstruction de l'honneur, la reprise des études ouvre certes de nouvelles solidarités et de possibles émancipations mais n'annule ni les tensions ni les dettes symboliques. Bien au contraire, les études tendent à restaurer de l'allégeance en même temps que de la reconnaissance sociale.

8 L'un des apports et non des moindres de cet ouvrage réside dans une volonté « *d'atténuer les déterminismes sociaux et économiques* » (p. 169) du projet migratoire au profit de la reconnaissance de la capacité interprétative des acteurs et de leur rôle dans l'élaboration de leur propre histoire. Dans cette perspective, Sylvie Koller nous donne à voir à la fois la construction progressive de l'autonomie dans laquelle les démarches des jeunes émigrés instruits s'inscrivent (cette dernière s'acquiert principalement dans l'indépendance économique), sa coulisse (le travail non qualifié, la monotonie des tâches) et ses effets (transferts sociaux, reformulation partielle des valeurs, ouverture des sociabilités.) Cette posture scientifique s'accompagne d'une mobilisation mesurée des outils de l'interactionnisme symbolique chers à Hughes, (le travail de terrain, l'entretien, les catégories linguistiques, la perception des individus sociaux, la hiérarchie des prestiges) et d'une ouverture potentielle de la sociologie « *dramatique* » des liens familiaux à une sociologie des sentiments. Il est seulement regrettable que la réflexion s'en tienne aux représentations des acteurs au détriment des pratiques et des situations dans lesquelles elles prennent place. Mais l'auteur reconnaît elle-même cette limite en suggérant de nouveaux questionnements : « *quelles sont les autres pistes dont disposent les émigrés des classes moyennes pour améliorer leur position sociale et regagner de la distinction à moyen terme ?* » (p. 166).

Référence(s) :

Sylvie KOLLER, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 174 p., ISBN : 2-7535-0254-4

Pour citer cet article

Référence électronique

Julie Garnier, « Sylvie KOLLER, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°1 | 2007, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/4152>

Référence papier

Julie Garnier, « Sylvie KOLLER, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire* », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 23 - n°1 | 2007, 185-187.

À propos de l'auteur

Julie Garnier

Post-doctorante, Migrinter (CNRS/Université de Poitiers)

Droits d'auteur

© Université de Poitiers